

Recherches sociographiques



Marc LA TERREUR, *Les tribulations des conservateurs au Québec de Bennett à Diefenbaker*

François Renaud

Volume 15, Number 2-3, 1974

La sociologie au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055660ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055660ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Renaud, F. (1974). Review of [Marc LA TERREUR, *Les tribulations des conservateurs au Québec de Bennett à Diefenbaker*]. *Recherches sociographiques*, 15(2-3), 354–355. <https://doi.org/10.7202/055660ar>

Marc LATERREUR, *Les tribulations des conservateurs au Québec de Bennett à Diefenbaker*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1973, 265 p.

Cet ouvrage, dont un rapport remis à la Commission d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme en 1965 a constitué la première esquisse, marque une date importante dans l'historiographie québécoise. Il s'agit en effet de la première étude historique qui prenne comme objet les relations entre un parti politique canadien et la province de Québec.

La question qui est sous-jacente à l'ensemble de l'étude et qui lui donne son sens peut se formuler de la façon suivante : quelles sont les causes qui expliquent le faible appui électoral obtenu par les conservateurs au Québec de 1927 à 1963 et leur incapacité à exploiter les succès relatifs qu'ils y ont obtenus en 1930 et 1958 ? L'auteur aborde cette question de deux points de vue. Il s'intéresse d'abord au Parti conservateur canadien et à ses dirigeants. Quelles perceptions du Québec et de sa place à l'intérieur de la Confédération canadienne manifestent-ils ? Quelles politiques ont-ils élaborées à l'égard des problèmes qui intéressaient particulièrement les Québécois (la conscription, le bilinguisme, les relations avec l'Angleterre) ? Quel rôle et quelle place ont-ils accordés aux conservateurs du Québec dans les organes du parti et dans les gouvernements qu'ils ont eus à former ? Dans un deuxième temps l'auteur s'attache aux conservateurs québécois. Quelle était la valeur des hommes que le Québec a délégués à Ottawa sous l'étiquette conservatrice ? Quelles étaient leurs idées ? Formaient-ils des groupes unis ou étaient-ils continuellement en train de se bagarrer ? Quelles étaient leurs relations avec l'Union nationale ?

Ces questions et plusieurs autres amènent l'auteur à dégager, dans la conclusion, les principales causes des échecs répétés que subit le Parti conservateur au Québec de l'arrivée de Bennett à la tête du parti en 1927 jusqu'à la défaite de Diefenbaker en 1963. On peut regrouper ces causes en six catégories : 1) les conservateurs « éprouvent d'indiscibles difficultés à attirer chez eux des Québécois de premier plan », et quand « le parti se trouve en possession de l'un de ces oiseaux rares... il s'ingénie... à ne pas le garder » (p. 227) ; 2) le Parti conservateur, par son attachement à l'Empire britannique et son appui à un fédéralisme centralisé, a manifesté le plus souvent une forte incompréhension des désirs du Québec ; 3) les leaders conservateurs, à cause de leur passé conscriptionniste, n'ont jamais pu projeter une image attrayante au Québec, et d'ailleurs les « libéraux n'ont jamais permis à l'électorat québécois d'oublier qu'il y avait eu conscription en 1917 » (p. 228-229) ; 4) « l'absence d'une presse partisane (francophone) assez dynamique pour populariser (les) chefs et (les) programmes » (p. 229) du Parti conservateur ; 5) « la faiblesse chronique de l'organisation conservatrice au Québec », trop souvent déchirée par « les rivalités régionales, ethniques et personnelles » (p. 230) et portée à se reposer sur la puissance de l'Union nationale ; 6) les chefs conservateurs « évitent de donner à aucun (sic!) Canadien français, au sein du Cabinet, toute prééminence qui, l'élevant au-dessus de ses collègues, le désigne comme leur chef et en fasse le porte-parole autorisé de ses compatriotes » (p. 231).

Nous n'avons pas l'intention de nous attarder ici à l'aspect strictement historique de l'étude de LaTerreur que d'autres, mieux que nous, pourront commenter. Nous allons plutôt nous limiter à évaluer l'importance respective des divers facteurs relevés par l'auteur et à présenter certaines hypothèses supplémentaires d'explication.

Même si LaTerreur évite de se prononcer sur l'importance relative des diverses causes, il nous semble évident que tous les facteurs retenus n'ont pas la même valeur et qu'il faut les pondérer les uns par rapport aux autres si on veut arriver à une meilleure compréhension des déboires des conservateurs au Québec. Si, par exemple, l'absence d'une presse conservatrice dynamique a pu être un élément déterminant au cours des années 1930 et 1940, on ne peut en dire autant depuis l'avènement de la télévision, comme en fait foi l'émergence des créditistes en 1962. Par contre, l'inadéquation des préoccupations des conservateurs canadiens aux désirs des électeurs québécois sur des problèmes aussi explosifs que le bilinguisme, la nature du fédéralisme et les liens avec l'Empire britannique nous semble un élément beaucoup plus fondamental que les autres.

Si on pose, à la suite de Lemieux, que l'un des enjeux primordiaux en cause lors des élections fédérales au Québec est « le degré d'identification symbolique que le gouvernement et les partis (qui y aspirent) réussissent à établir avec la communauté canadienne-française » (*Le quotient politique*

vrai, p. 6), on comprend mieux, à la lecture de l'étude de LaTerreur, pourquoi le Parti conservateur n'a jamais réussi cette identification avec la communauté canadienne-française. LaTerreur montre bien que l'attachement à la Grande-Bretagne professé par les conservateurs anglophones était irréconciliable avec le nationalisme prononcé des Canadiens français et que les leaders du parti n'ont jamais cherché véritablement à s'adjoindre des Québécois jouissant d'une influence décisive sur les destinées du parti et du gouvernement. Ajoutée à cela, la sélection de deux francophones à la tête du Parti libéral ne pouvait que renforcer l'identification des Québécois à ce dernier parti et le rejet des conservateurs. Une fois établie la faible identification des Canadiens français au Parti conservateur, on saisit mieux les déboires de ce parti au niveau de l'organisation, du recrutement, de la propagande, etc.

En ce qui concerne ces problèmes organisationnels, LaTerreur s'en tient trop souvent à la surface des choses. Les conflits entre factions de même que les difficultés de financement et de recrutement qu'il nous rapporte longuement ne sont que le reflet, nous semble-t-il, de phénomènes organisationnels plus profonds que LaTerreur n'aborde jamais. Par exemple, la présence d'une Union nationale forte et indépendante sur la scène provinciale a probablement plus nui au Parti conservateur que cela n'a pu l'aider. En effet il a été ainsi privé d'un accès direct aux ressources du patronage provincial qui lui aurait permis de maintenir une organisation efficace. Le patronage était administré en fonction des intérêts de l'Union nationale, ce qui liait les organisateurs à ce parti et rendait difficile le transfert des loyautés d'un niveau à l'autre.

Quant aux difficultés de recrutement rencontrées par les conservateurs, elles sont probablement dues à ce que les hommes de valeur étaient plus attirés par l'Union nationale que par un parti sans ressources, qui semblait voué à l'opposition. On pourrait d'ailleurs s'interroger sur les orientations politiques des conservateurs. Il est probable qu'on rencontrerait plus de locaux que de cosmopolites (pour reprendre les expressions de Merton) chez les conservateurs que chez les libéraux, ce qui pousserait les premiers à œuvrer davantage au niveau provincial qu'au niveau fédéral.

On pourrait aussi se demander si les organisateurs conservateurs au Québec n'ont pas intérêt à ce que le parti demeure minoritaire dans la province. V. O. Key a montré que les organisateurs du Parti républicain dans les états du sud des États-Unis avaient intérêt à ce que leur parti ne joue qu'un rôle très marginal dans la politique de leur région. Quand un président républicain était élu à Washington, ils n'étaient que quelques-uns à jouir du patronage dispensé par le gouvernement fédéral et ils n'avaient pas à le partager avec un trop grand nombre de personnes. De certaines entrevues que nous avons déjà menées avec des organisateurs conservateurs et où on se plaignait souvent des petites cliques d'avocats de Québec et de Montréal qui contrôlaient le parti, nous avons retiré l'impression que peut-être le même phénomène caractérisait le Parti conservateur au Québec.

En terminant, nous voudrions signaler que l'ouvrage de LaTerreur, malgré les réserves que nous avons relevées, vient combler une lacune importante de l'historiographie québécoise et qu'il devrait être lu par toute personne intéressée aux partis politiques québécois.

François RENAUD

*Département de science politique,
Université Laval.*

Joseph SCHULL, *Un astre centenaire. Les cent premières années de Sun Life du Canada, compagnie d'assurance-vie*, Les Presses de l'Université Laval, Québec 1971, 162 p.

Pour la Sun Life du Canada, compagnie d'assurance-vie, 1971 marquait son centenaire, et à cette occasion, elle avait demandé à un écrivain canadien de raconter sa vie. Il faut la féliciter et souhaiter qu'elle ait des imitateurs au Canada, et plus particulièrement au Québec.